L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.

E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES.
JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

# TEMPERATURE.

Du 4 décembre 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O, Lne.

| | Fahrenheit. | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin.. | 60 | 14 |
| Midi..... | 72 | 20 |
| 3 P. M..... | 72 | 20 |
| 6 P. M..... | 70 | 19 |

## Trois causes célèbres.

Si quelque jour on publie des Annales du crime, les mois d'Octobre et de Novembre 1912, seront certainement marqués à l'encre rouge. De trois des procès qui ont rempli les pages de la presse des deux hémisphères deux viennent d'être jugés. Becker le lieutenant de Police de New York et les quatre "Gunmen" employés pour l'assassinat de Rosenthal sont à Sing Sing attendant pour payer leur dette à la société. Les détails de ce crime sont encore présents à l'esprit des lecteurs. Les débats dramatiques de ce procès ont révélé des détails qui font frémir.

A Salem, Mass. le procès de Ettor Giovanetti, accusé d'avoir excité les grévistes au meurtre et au pillage vient juste de finir. Les inculpés ont été acquittés. Leur cas a excité bien des passions; non seulement en Amérique mais aussi en Europe, des manifestations socialistes et révolutionnaires ont eu lieu. A Indianapolis plusieurs officiels du parti ouvrier sont accusés d'attentats anarchistes contre la vie et la propriété de leurs concitoyens. Une centaine de cas où la dynamite et la nytroglycerine ont été employés sont attribués à l'Association des "Bridge & Structural Iron Workers."

Cependant la fête de Noël approche. Les paroles de "paix sur la terre aux hommes de bonne volonté" vont être redites de par le monde entier; et pourtant l'humanité ne semble pas devenir meilleure. L'année qui va finir laissera "une page sanglante" dans l'histoire.

# La Petite Histoire

## HARDY

Dans la rue Saint-Jacques, dont presque toutes les maisons abritaient des papetiers, des cartiers, des bouquinistes, des relieurs ou des marchands d'estampes, il y avait, au dix-huitième siècle, presque à l'angle de la rue de la Parcheminerie, une librairie portant pour enseigne; "A la Colonne d'Or". La boutique, on peut le croire, n'était pas grande; le bonhomme Hardy, qui la tenait, ne se risquait guère à éditer un ouvrage et bornait modestement son commerce à des réimpressions de manuels classiques ou de répertoires de jurisprudence; il faisait aussi l'assortiment et la commission. Mais j'imagine que si parfois quelque bibliomane désœuvré se hasarde à pousser la porte de la "Colonne d'Or" et à fureter sur les rayons, en quête d'un volume rare, il doit être assez mal reçu, car Hardy se soucie peu de vendre des livres et n'a pas de temps à perdre.

C'est un original; comme bien d'autres, il a "sa vie secrète", sa marotte; sur un grand registre commercial à réglures marginales rouges, il note, chaque jour, de sa nette écriture ronde et régulière, ce qui vient à sa connaissance des petits faits de la vie parisienne: le crime dont on parle, l'incendie de la nuit précédente, l'événement de la rue, la crue de la Seine. Il s'ingénie à savoir, pour le transcrire aussitôt dans son Journal, ce qui se passe à la cour, chez "les grands", à l'Hôtel de Ville, au Châtelet, au Palais de Justice; le parlement surtout, en lutte avec l'autorité royale, le préoccupe fort. S'il meurt un personnage de marque, Hardy se faufile au service funèbre et décrit sur son cher cahier le détail de ce qu'il a vu; il court à la Grève quand le bourreau met à mort un criminel fameux, et si quelque prince fait à Paris son entrée solennelle, le libraire de la rue Saint-Jacques est là, au premier rang de la foule, s'efforçant de ne rien laisser échapper, afin de relater, dans ses Mémoires la moindre circonstance. Il questionne, il s'informe, il parvient à connaître ce qui se dit et se complote à Versailles, et tant est grande sa passion de se renseigner qu'il est instruit des menues intrigues et des gros scandales auxquels nulle gazette ne fait allusion et dont l'écho ne passe guère les portes des petits appartements du roi. Ces jours-là, le bonhomme Hardy rentre de sa chasse aux nouvelles le cœur joyeux comme un amateur de bibelots qui vient de découvrir la pièce rare: il ouvre son registre, consigne minutieusement l'information, ayant grand soin, pour plus d'authenticité, de joindre à chacun des noms propres tous les titres et toutes les qualités des personnages qu'il cite, ce à quoi il ne manque jamais; puis, proprement, à l'encre rouge, il résume le fait dans la marge, referme son précieux journal et se remet aussitôt à l'affût.

Chaque jour, ou presque, sa récolte s'enrichit; après un premier volume, il en remplit un second, puis d'autres encore; ayant commencé à écrire en 1764, Hardy ne s'arrêtera qu'au début de la Révolution, à sa "quatre mille quatre-vingt-deuxième" page de format grandin-folio! Et pour qui ce patient et formidable labeur? Pour personne; pour son intime et solitaire satisfaction; pour le plaisir égoïste et désintéressé d'être le seul à posséder cette chronique ignorée et de se dire qu'un jour, bien longtemps après qu'il sera mort, alors que les temps qu'il a vécu seront reculés dans l'Histoire, quelque curieux comme lui découvrira son "memento" et éprouvera, à le feuilleter, des joies égales à celles qu'il a connues en le rédigeant.

Après plus d'un siècle sa prévision se réalise. Lorsqu'il décéda, en 1806, Hardy, sans héritier direct, laissait son manuscrit à une parente éloignée qui, embarrassée de ces huit gros volumes, n'eut rien de plus pressé que de s'en défaire. Ils arrivèrent, on ne sait par suite de quelles péripéties, à la Bibliothèque impériale où une erreur de classement les égara d'abord parmi les imprimés. En 1839 seulement, ils entraient au département des manuscrits, et des années encore se passèrent avant que les conservateurs s'avisassent de l'importance du document. Son titre sans prétention, "Mes loisirs", le desservait apparemment auprès des austères savants. Peu à peu cependant il fut consulté par les curieux de l'histoire de Paris à la fin du dix-huitième siècle; on y puisa mainte anecdote; on en reproduisit même quelques pages isolées, et depuis cinquante ans, on projetait de le publier intégralement; mais l'entreprise semblait lourde et ardue.

Aujourd'hui le bonhomme Hardy serait bien heureux. Si, nouvel "homme à l'oreille cassée", il revenait passer quelques heures dans ce Paris qu'il a tant arpenté; si, comme il le faisait jadis, il s'arrêtait en badaud devant l'étalage des libraires, cherchant du regard les nouveautés, il apercevait, sur le rayon des "Vient de paraître," un fort in-octavo, portant ce titre qui lui donnerait "un coup au cœur": "Mes loisirs, par S.-P. Hardy, journal d'événements tels qu'ils provenaient à ma connaissance, 1764-1789, publié d'après le manuscrit autographe et inédit de la Bibliothèque nationale.

Sa peine en effet n'a pas été perdue: le premier volume de son Mémorial est publié. MM. Maurice Tourneux et Maurice Vitrac ont mené à bien cette œuvre difficile, grâce à un éditeur que ses origines et son éducation spéciale préparaient à comprendre le grand intérêt de cette tentative. De janvier 1764 à la fin de 1773, nous avons là un tableau journalier de la vie de Paris, et ce qui a plus de prix encore, la notation précise de l'état d'esprit, des opinions et des sentiments d'un honnête bourgeois à la veille de la Révolution.

Car Hardy, écrivant pour lui seul, ne se gêne pas et prend librement ses registres pour confidents. Il est prodigieusement respectueux de l'ordre établi, et sa certitude est manifeste que la monarchie durera autant que le monde. Comme tous ses contemporains, il professe pour les membres de la famille royale un culte quasi filial: le roi, malgré ses fautes, le dauphin, les princes du sang sont vénérés par lui à l'égal de divinités bienfaisantes; il n'admet pas qu'un Français puisse ne pas adorer ses maîtres. Si par exemple—en 1772—il apprend que dans un bal masqué, à Langres, un inconnu a trouvé le moyen de mutiler, sans être vu, un portrait du roi "en lui enlevant la tête", il note que le procureur, aussitôt averti, a conclu qu'il ne pouvait pas se trouver un seul sujet capable de manquer ainsi de respect à Sa Majesté, et que bien au contraire, emporté par son ardent amour pour le monarque, quelque indiscret amateur de peinture s'est permis cette profanation. Ce procureur du roi, s'il vivait encore, ainsi que le bonhomme Hardy durent déchanter vingt ans plus tard. Sur ce qu'on lui raconte que la dauphine Marie-Antoinette, donnant place dans son carosse à la femme et aux enfants en larmes d'un paysan blessé, le libraire s'émeut et s'enthousiasme: "Qu'il est beau, écrit-il, de voir une jeune princesse, devenue l'amour de la nation, donner, à une cour dont elle fait les délices, de si tendres leçons, de si grands exemples d'humanité! Un trait aussi frappant ne méritait-il pas d'être célébré à jamais par les âmes sensibles? Et ne méritait-il pas d'être inscrit et gravé dans tous les cœurs, vraies archives de la reconnaissance?"

Mais ces louables sentiments ne l'empêchent pas de constater des syptômes inquiétants: le peuple n'est pas heureux, la misère est grande. Hardy ne manque pas de faire lui-même son marché. Le pain est hors de prix: 15 et 16 sols les quatre livres! La viande se vend 9 sols! Et l'on force même de prendre des os et ce qu'on appelle de "la réjouissance"! Le guet n'est occupé, dans l'automne de 1768, qu'à faire disparaître des placards séditieux par lesquels les mécontents menacent de mettre le feu aux quatre coins de la ville et de jeter bas les hôtels des ministres coupables de ce renchérissement. L'un de ces placards est si "affreux" que le commissaire chargé d'en faire la levée croit devoir, tandis qu'il l'arrache, le couvrir d'un linge pour que nul ne puisse le lire.

Hardy s'effraye aussi de la mollesse et du luxe des riches: ne vient-on pas de créer aux alentours du pont Neuf, des bureaux où l'on fournit au public des parasols "pour être à l'abri du soleil en passant ce pont"? Cette folie de dépenses corrompt jusqu'à la bourgeoisie. Le fils d'un épicier se marie: il a offert à sa fiancée une montre, un étui, une boîte à mouches, une croix, des boucles d'oreilles, des bracelets, le tout en or et garni de diamants, une bourse de deux cents louis, deux couteaux à manche d'or, l'un pour la viande et l'autre pour le fruit, toutes sortes d'ajustements, de belles dentelles et trois robes... Quel scandale! Sans parler du repas de noce qui coûta 3,000 livres et de l'offrande où l'on brûla des cierges de quatre louis. Il est vrai que le père du marié est fabricant de bougies. N'importe, n'est-il pas utile de "transmettre à la postérité" l'exemple de ce faste insolent?

Et quelle démoralisation chez les grands seigneurs! Ah! le brave Hardy ne les aime pas, ceux-là. Ne dit-on pas que le duc de Fronsac, fils du maréchal de Richelieu, ayant envie de la très jolie fille d'un marchand de la rue Saint-Honoré, vint un soir, avec toute sa séquelle, crier "Au feu!" sous les fenêtres de la belle? Celle-ci, prise de peur sort de la maison; à peine dans la rue elle est empoignée, roulée dans une couverture, jetée dans un fiacre... On la retrouva "pleurant son déshonneur" dans un bouge des faubourgs, et Hardy s'indigne de voir demeurer impuni chez un gentilhomme ce crime horrible qui eût, à tout autre, valu un châtiment exemplaire. Quelques jours plus tard, nouveau scandale: une pauvre jeune femme de trente-deux ans est entraînée jusqu'à la Croix-d'Arcueil, sous prétexte qu'on lui procurera, dans un château de la banlieue, un travail rémunérateur; le lendemain, elle errait, nue et cru ellement mutilée, dans la campagne, et cette fois le coupable était un gentilhomme de l'entourage de M. le prince de Condé, le marquis de Sade. Ce nom seul explique la répugnance du pudique libraire à mentionner, dans son chaste journal, le récit de l'attentat, qu'il conte pourtant dans ses plus grands détails.

Pourquoi Hardy cessa-t-il d'écrire dès le début de la Révolution? Janséniste, parlementariste fervent, il dut accueillir avec joie les premières réformes. Il est bien invraisemblable, d'autre part, que depuis vingt-cinq ans assidu à relater ce dont il était témoin, il ait renoncé à cette pressante habitude dès que le spectacle doubla d'intérêt. A moins que ce ne fût là, au contraire, la cause de sa lassitude. Peut-être cet homme méthodique désespéra-t-il de communiquer à ses récits un peu de la fièvre qui secouait le pays; peut-être aussi, comme bien d'autres, ne comprit-il rien à ce qui se passait; peut-être encore qu'en présence de l'écroulement d'un monde dont il s'était fait l'annaliste, fut-il pris de découragement et pensa que nul, jamais, dans l'avenir, ne prêterait attention à ses paisibles chroniques. En quoi il se serait trompé; car c'est précisément parce qu'ils sont la peinture fidèle d'une société disparue que les "Loisirs" de Hardy constituent un document de premier ordre, à l'égal de la "Correspondance" de Grimm et du "Journal" de Barbier.

T. G.

## IN MEMORIAM.

Est-il rien de plus touchant que cette anecdote qui nous fut contée, récemment, par un passager d'une ligne transatlantique?

Quelques jours avant son départ du Havre, le capitaine avait reçu une lettre signée d'humbles ouvriers d'Indre-et-Loire. Ceux-ci expliquaient qu'ils avaient eu le malheur de perdre leur unique enfant sur le "Titanic," où il était employé comme cuisinier. Ne pouvant se rendre sur les lieux du sinistre, ils adressaient au commandant une croix, en le priant de la jeter à la mer en passant sur l'emplacement du désastre.

Cette croix toute simple, confectionnée sans doute par le père lui-même, se composait de deux morceaux de bois, de vingt-cinq centimètres sur quinze.

Le transatlantique partit le 1er novembre et, dans le voisinage de Terre-Neuve, le commandant remplit pieusement la mission qui lui avait été confiée: au milieu de la nuit, sans autres témoins que les étoiles qui brillaient au ciel, il lança à la mer, du haut de la passerelle, la modeste petite croix, témoignage de l'amour paternel. Chargée de plomb, elle surnagea un petit instant et alla, dans le gouffre profond de l'Océan, rejoindre le pauvre mort!

## Routes Canadiennes

**Les voyageurs qui ont visité le Canada en automobile savent quelles affreuses routes sillonnent ce beau pays. Depuis longtemps les ingénieurs étudiaient la question d'un réseau de chemins carrossables.**

**Il paraît qu'ils ont fini par découvrir un procédé pratique. Ils vont lancer la route en terre cuite partout où le permet la nature argileuse du terrain.**

**La voie étant tracée et nivelée, on laboure le sol profondément. On y creuse des sillons parallèles séparés par un espace de trois pieds environ. Ces sillons sont remplis de bois à brûler que recouvre une épaisse couche d'argile. Une deuxième couche de bois est alors disposée en ménageant des évents comme le font les charbonniers dans les forêts. Une dernière épaisseur d'argile s'étale sur le tout.**

**La couche de bois inférieure est alors allumée et la masse entière brûle. L'argile, fortement chauffée, sèche, durcit et cuit peu à peu. Quand la combustion est terminée, il suffit d'aplanir la route avec des rouleaux. Les pluies ne parviennent pas à raviner ces chemins.**

**Les premières expériences ont été tentées avec succès dans l'Alberta. La route en terre cuite revient à quatre mille francs le kilomètre. Ce prix n'est pas onéreux, d'autant que la poussière étant supprimée radicalement, il ne sera besoin nulle part de procéder à la coûteuse opération du goudronnage.**

**Il y a quelques années, une expérience analogue et non moins curieuse, fut faite dans plusieurs grandes villes, dans le but de remplacer le pavé de bois, d'un entretien coûteux, par une substance plus résistante. On avait pensé d'abord à utiliser les bois durs des pays chauds à la place du sapin. Les pavés obtenus semblèrent donner satisfaction au début, mais à cause de leur dureté précisément, ils devinrent rapidement glissants et firent tomber les chevaux. Alors on songea aux pavés d'herbe.**

**L'idée était bizarre à première vue. Elle donna cependant des résultats encourageants. Avec des herbes hachées et du goudron, on obtenait un mélange qui, compressé à la machine, fournissait d'excellents pavés. Leur usure parut insignifiante.**

**Malheureusement les essais avaient été pratiqués à la fin de l'hiver. Quand vint la saison du soleil, on observa un fâcheux ramollissement des pavés qui cédèrent bientôt sous les lourdes charrettes.**

**On pourrait dresser une liste amusante des routes curieuses du globe. "Nos Loisirs" en signalent une, au Nouveau Mexique, qui mérite de retenir l'attention du voyageur. Extrêmement ancienne, puisqu'elle fut faite par les Indiens Aztèques, elle est composée d'énormes blocs de pierre placés sans ciment les uns après les autres. On s'est aperçu, voici trente ans, que ces blocs contenaient une énorme quantité d'argent. Toutefois, comme, pour exploiter cette mine d'un nouveau genre, il faudrait détruire une route historique et fort utile, les autorités ont décidé de laisser les choses en l'état.**

# THEATRES.

## OPERA FRANÇAIS.

"Manon" sera donné ce soir avec les mêmes interprètes que la dernière fois. Mlle Yerna chantera Manon et M. Putzani des Grieux. Nos lecteurs savent le succès que ces deux excellents artistes ont remporté mardi soir dans la "Bohême" et tout fait prévoir une salle comble pour la représentation de l'œuvre de Massenet, la meilleure peut-être. Ils seront secondés par MM. Bernard et Montano, qui ont eu également un grand succès mardi soir.

Samedi soir pour la première fois depuis des années, on jouera "Werther". Voici les noms des artistes auxqu'els est confiées l'interprétation de cette œuvre charmante, Mlles Therry et Yerna et et MM. Putzani, Bernard, Brunat, Lallement, Frances et Trezillat.

Le rôle de Charlotte convient, dit on admirablement au talent de Mlle Therry.

Les dernières auditions de M. Putzani nous font aussi présager un très bon Werther.

Dimanche en matinée à prix réduits, à la demande générale: Thaïs, et le soir "Miss Helvett." Mardi, soirée de gala au bénéfice du "Eye, Ear, Nose and Throat Hospital" avec Madame Butterfly. Enfin on nous annonce la représentation de la Bohême pour la grande soirée qui sera offert aux officiers du croiseur français "Descartes."

Bureau de location 10 à h. Magasin Werlein 605 rue du Canal.

## TULANE.

Suivant toutes les prévisions les vues animées présentées au Tulane cette semaine, continuent de plaire au public.

La semaine prochaine, commençant dimanche soir, Henrietta Crosman dans "The Real Thing." La troupe qui accompagne l'excellente artiste est très bonne et la mise en scène ne laisse rien à désirer.

## CRESCENT.

La prochaine attraction du Crescent sera "The Winning Widow", charmante comédie musicale, qui a eu tant de succès l'année dernière. L'administration annonce une troupe aussi bonne que celle que nous avons déjà vue.

## ORPHEUM.

La Revue de Gus Edwards est certainement le meilleur numéro de Vaudeville de la Saison. Tous les soirs des interprètes recueillent de nombreux applaudissements.

Figurantes, mise en scène, rien ne laisse à désirer. Le reste du programme est très bon.

"Le vieux monsieur montrant un avertisseur d'incendie:"

—Tu sais pourquoi c'est faire, ma petite fille?

"La petite fille:"

—Oui, on met deux sous dans la fente et le pompier sort.

# Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 56. Commencé le 4 octobre 1912

# DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

DANIEL LESUEUR

TROISIEME PARTIE

## Autour d'un Berceau

*Suite.*

**—Puisque je vais vivre avec vous, je ne puis vous appeler "petite mère." Au théâtre, on sait ce que cela veut dire. Et** encore.... Au National-Lyrique seulement. Car j'ignore si, ailleurs, les premiers sujets s'intéressent aux pauvres gosselines des petites classes, comme chez nous. Mais dans la vie, dans la rue, dans le monde, ce serait offensant pour votre jeunesse qu'une grande fille comme moi vous appelle sa mère.....

—Mais tu ne me flattes pas!.. Tu supposes donc qu'on s'y tromperait? se récriait plaisamment Flaviana.

Un éloquent regard de la fillette vers le beau visage, presque virginal encore, de sa jeune protectrice, aurait suffisamment protesté, si la protestation eût été nécessaire.

—Tu m'appelleras Flaviana... Et je veux que tu me tutoies, ma chérie, avait décrété la gracieuse créature. Ainsi tu sentiras moins qu'il te manque une famille.

Quoi d'étonnant si, tandis que l'étoile s'attardait à fixer encore quelque points difficiles avec le maître de ballet, la petite danseuse du premier quadrille l'attendait comme l'ombre attend le soleil pour tourner, attachait sur elle deux yeux profonds, — mais pas encore assez profonds pour la tendresse admirative dont ils débordaient.

Autour de ces deux silhouettes légères (la reine des Elfes et l'un de ses immatériels sujets,) les jeux de lumière continuaient à se croiser, à s'exaspérer ou à se fondre sur la scène.

Sans s'occuper de ces trois personnes restées sur le plateau désert, le groupe des importants personnages — groupe confus et noir dans l'obscurité de l'orchestre—poursuivait ses expériences.

De temps à autre un commandement jaillissait des ténèbres:

—Voilez la lune, que diable! Un nuage passe sur la lune. Arrêtez les feux-follets!.... arrêtez les feux-follets. Qui m'a fichu?.... c'est pas des faux follets, voyons! c'est des escarbilles de locomotive!.....

A deux ou trois reprises, le pittoresque de telles indications excita la curiosité de Bertile.

Elle regardait alors autour d'elle, mais se rendait mal compte. Car les rayons électriques l'éblouissaient. De la scène, on ne pouvait juger les surprises de l'éclairage.

Mais voici ce qui se produisit:

Soudain, comme l'alternance des projections illuminait, puis plongeait dans l'ombre, tour à tour, certaines parties du décor, la jeune fille tressaillit.

Elle venait d'apercevoir, non loin d'elle, s'allongeant des coulisses sur la scène, une ombre que la bizarrerie des feux, rendait gigantesque, grimaçante, grimaçante, fantastique.

C'était le profil d'une tête et de la moitié d'un corps d'homme. Aussitôt l'obscurité revenue l'effaça.

Fût-ce une ressemblance, un ressouvenir d'épouvante? Fût-ce l'impression rapide, pénible, comme d'un cauchemar?....

Un frisson glaça Bertile.

Malgré sa peur, ses yeux élargis restaient fixés sur cet endroit, redevenu sombre, où se dessinait maintenant à peine la haute découpure indistincte d'un portant.

Puis, tout à coup, la lumière y ressaut, d'un jet brusque.

Apparition de terreur!....

L'homme était là.... L'homme dont le désir acharné ligotait sa jeune vie, dont elle sentait toujours la poursuite, haletant derrière elle, comme la proie effarée perçoit le souffle du fauve.

Il s'avançait hors des coulisses, la regardant, marchant de son côté.

Une terreur insurmontable s'empara de Bertile.

La nerveuse fillette ne songea même pas qu'elle était protégée, que, sur le plateau, dans la salle, il y avait des gens qui ne ressemblaient pas à sa misérable belle-mère, et devant qui nul n'oserait manquer de respect à une enfant.

L'effroi et la répulsion la convulsèrent.

Elle se serra contre Flaviana, avec une cri si désespéré que l'énorme cavité du théâtre en vibra tragiquement.

—Lui!... sauvez-moi!..... Je suis perdue!.... Je meurs!..

Et la pauvre petite danseuse s'abattit, sans connaissance, dans les bras de sa grande amie terrifiée.

Il y eut un moment de désarroi. Les projecteurs s'affolaient, fouillaient de leurs pinceaux lumineux le fond de la scène, laissant dans l'ombre ce qu'il importait de voir. Le directeur, les auteurs bondissaient de l'orchestre, grimpaient le petit escalier reliant la scène à la salle.

—Que se passe-t-il? Qu'est-ce qu'il y a?.. Quelle est cette petite qui se trouve mal?

Régisseurs, machinistes, électriciens, tout le personnel se précipitait. Une foule envahit le plateau. Jamais on n'aurait cru qu'un tel nombre de gens pût fourmiller si vite, de tous les coins de l'immense théâtre, béant de vide une minute avant.

Nul, d'ailleurs, n'y comprenait goutte. Pas même Flaviana, qui n'avait rien remarqué, rien vu.

—Je suppose, avança-t-elle, que c'est un effet de fatigue nerveuse. L'enfant est délicate, souffrante récemment, elle a peut être repris trop tôt son travail. Et elle se donnait avec tant de cœur aux répétitions! Ce "Ballet des Elfes" nous emballe toutes, ajouta la gracieuse femme avec un sourire vers les auteurs.

Cependant, la mère Martin, appelée en hâte, accourait aussi rapidement que le permettait sa corpulence. Elle examina Bertile,—qu'on venait d'étendre sur un praticable,— représentant un talus de mousse dans la forêt magique.

—Cette gosse-là a eu les sangs tournés, déclara la matrone, avec une autorité devant laquelle tout le corps de ballet avait coutume de s'incliner.

Elle mit des sels sous le nez de la jeune fille, et d'un peu de ouate mouillée au goulot d'un flacon, lui frotta les tempes.

Une odeur de mauvaise eau de Cologne se répandit.

—Bertile Pageant.... fit le directeur hochant la tête. Elle est douée, cette mâtine-là. Elle a de l'avenir... Pourquoi tourne-t-elle de l'œil comme ça? Elle n'a pas fait la bêtise, au moins?

—Elle!.... s'exclama la mère Martin avant que Flaviana pût répondre. Pas de danger!.... C'est sage comme l'agneau du bon Dieu.... Mais je vous dis qu'on y a tourné les sangs.

L'étoile intervint.

—Elle n'est pas heureuse chez elle. Le père s'est remarié. La marâtre ne vaut pas cher. Pour le moment je l'ai prise chez moi.

—Ça vous ressemble, ça, ma chère, opina le directeur.

—Les jeux de lumière lui auront donné une sorte d'hallucination. C'est une petite nature très impressionnable.

—On serait impressionné à moins, grommela la mère Martin, qui, maintenant, détachait la ceinture étroite autour de cette taille à prendre dans les dix doigts. Là.... ma belle.... Ça va mieux?.... On va la monter dans la loge à sa "petite mère".

—Vous avez l'air de savoir quelque chose, madame? questionna l'auteur du livret, qui ne connaissait pas la mère Martin, ni son commerce de douceurs près du petit foyer de la danse, ni sa popularité parmi toute cette crédule et friande jeunesse.

—Je sais seulement que j'aperçu dans un couloir cette chouette de mauvaise augure, la fruitière de la rue du Rocher, sa marâtre, quoi! Elle m'avait l'air de faire signe à quelqu'un. Dieu sait si elle n'amenait pas jusqu'ici quelque vieux singe, dont le museau effraie cette pauvre petite. Puisqu'elle veut pas, Bertile!.... Faut avoir du vice pour la forcer. Que ces demoiselles cherchent une position.... pas moi qui les en blâmerai.... Mais c'est guère tout de même le rôle d'une mère....

L'édifiante réflexion ne trouva pas d'écho.

Le bavardage de la mère Martin venait de mettre en faite les gros bonnets. Et le menu fretin se hâtait de les imiter en courant aux postes de travail.

L'évanouissement d'une danseuse.... au National-Lyrique, n'était pas une de ces circonstances, dont l'imprévu et la rareté pussent émouvoir.

Si l'accident avait retenu un moment l'attention de ces messieurs, c'est qu'il concernait Bertile, la meilleure danseuse du premier quadrille, une fillette dont la douceur et l'excellente